

Je vous salue Thérèse

En Thérèse d'Ávila se mêlent l'invention d'une jouissance spécifiquement féminine et l'expérience d'une pensée remontant à sa source indicible. Pressentiment de la psychanalyse? De la littérature, tout simplement.

Par JULIA KRISTEVA

À peine cinq cents ans me séparent de Thérèse (1515-1582), sa culture catholique m'est étrangère, et je lis difficilement sa langue, le castillan. Mais cela n'est pas un obstacle. Par-delà le temps, les langues, les cultures, elle me « parle » parce que je la traduis à ma façon. Ses illuminations, ses ravissements, ses hallucinations, ses délires, son style, sa « pensée » qui se défend d'être un « entendement », qui n'en veut pas, je les reçois à travers mes filtres, je les accueille dans une réflexion à moi, je les abrite dans mon corps, je les pénètre avec mes propres désirs. Mon télescope (vision de loin), qui est mon microscope (agrandissement de l'infime), fait d'elle une femme tourmentée mais riieuse, sévère parce que généreuse, mortifère et allègre, une moniale folle mais étonnamment lucide qui a imposé au monde entier les métamorphoses de son corps amoureux en prétextant un désir pour « l'humanité du Christ ». Elle y a réussi en plein Siècle d'or, alors que l'Espagne découvrait Érasme, craignait et combattait les luthériens, et s'enrichissait en lançant sa flotte aux antipodes.

Et c'est en toute humilité que je prends la liberté de m'adresser à elle, je sais combien elle tenait à ce que ses filles sachent « s'effacer », « se maîtriser », elle, l'exercitante de l'« abandon » (*dexamiento*), et je vais simplement essayer de m'abandonner à ses pages, de faire entendre sa parole. Je suis de ces mécréant(e)s qui n'admettent pas que votre cadavre ait été incorruptible, Thérèse mon amour, comme le crut, en découvrant votre dépouille intacte, le confesseur du roi d'Espagne, à Alba de Tormes, le 1^{er} janvier 1586: si ce n'est sous l'effet – fort peu miraculeux – des pierres et de la chaux. Mais je suis convaincue que vos textes peuvent et même doivent être lus aujourd'hui et, pourquoi pas, dans les siècles des siècles. Cependant, puisque votre corps était déjà tout entier transvasé dans vos écritures et fondations, comme je vais essayer de le démontrer dans ce qui suit, et que cet apparent dehors, ces objets externes, ces outils de combat, sont le seul et unique témoignage de votre dedans le plus intime, que vous appelez tantôt « mon joyau », tantôt « centre divin », tantôt « cœur meurtri », eh bien, tout compte fait, je ne suis pas vraiment en désaccord avec ceux qui croient en votre immortalité. Malgré les subtilités de votre expérience intérieure et extérieure, celles-ci ne font pas de vous un précurseur de la psy-



chanalyse, loin s'en faut. Toutefois, la précision avec laquelle vous décrivez vos visions de l' Aimé, ce mélange de sensations sexuelles et de fragments d'idées, le tout disséqué au scalpel de votre vigilant intellect ou de votre humour, ont beaucoup à enseigner aux psychanalystes. On se souvient, en effet, que Jacques Lacan, issu lui aussi de l'Église apostolique et romaine, mit à l'honneur cette jouissance qu'il supposait être la vôtre et qu'il appela une jouissance autre. Car elle enroule,

Rares sont les humains à avoir pu atteindre une cohabitation si totale entre la régression et la raison.

L'Extase de sainte Thérèse d'Avila, de Guido Cagnacci, 1630, Rimini.

autour de l'axe phallique paternel, une excitabilité différente : sensitive, inassouvie et, pour cela même, hors temps, cosmique. Jouissance féminine que vous avez non seulement expérimentée, mais surtout nommée. Car, sinon, comment le saurions-nous ? Votre exploit fut donc, bien davantage que de *jouir*, de le *dire* : de l'*écrire*.

Cependant, et contrairement à la critique universitaire (avec le grand Jean Baruzi, par exemple) qui voit dans les mystiques des géants manqués de la métaphysique à venir, je ne crois pas que vous ayez été une géante manquée de la psychanalyse à venir. Vous avez réussi là une sublimation grandiose, dont certains d'entre nous ne connaissent que des fragments, des balbutiements, de vagues voisinages. Rares sont les humains à avoir pu atteindre une cohabitation si totale entre la régression et la raison. Vous savez que la sexualité est l'onde porteuse de l'amour, et notamment de l'amour de Dieu, même si vous ne le dites que de façon indirecte, par fiction, fabulation, métaphore. L'Autre vous aurait soufflé : « Connais-toi en Moi. » Cette certitude, cette vérité vous a subjuguée au point que vous n'avez pas osé penser sans Lui, en votre propre nom, seule : *Ego Teresa*. Mis à part de rares feuillettes que vous avez d'ailleurs retirés de la version finale de votre *Chemin de perfection*, vous penserez toujours avec Lui, et depuis Lui, c'est pourquoi votre pensée est une pensée-amour et non un raisonnement pur et simple. Vous n'êtes pas encore cartésienne, Dieu vous en garde, mais votre lucidité préfigure l'amour de transfert/contretransfert. Et, sans être une intrigue romanesque, la narration de vos états d'âme est un roman de la conscience/inconscience amoureuse.

Votre hésitation à penser toute seule, comme si vous ne pouviez pas être un *je* sans *Lui*, je la comprends. Ceux qui osent affirmer : « Je pense,

donc je suis » (mais seulement à partir de 1637, avec Descartes), sont tentés d'oublier l'Autre que je désire en pensant, et qui dédouble l'être même de celui ou de celle qui pense. L'audace de l'Ego risque de tourner alors en simplification bien utile pour ratiociner, mais insuffisante pour tirer au clair la délicate et pernicieuse cohabitation de la chair et de l'esprit que la psychanalyse s'emploie à compliquer, à ses meilleurs moments, en partant de votre promesse, Thérèse, selon laquelle il n'y a pas de moi sans toi. Vous ne coupez donc jamais le cordon ombilical avec l'Autre, c'est votre droit, votre défaillance et votre charme. C'est aussi la raison qui vous a permis de vous refaire un corps au fur et à mesure que vous élaboriez votre œuvre. Ni philosophe ni psychanalyste, vous êtes un écrivain, Thérèse, tant il est vrai que l'écrivain se reconnaît à ce qu'il ou elle change de corps du simple fait d'écrire.

À cette différence près : je ne connais personne qui en arrive à ces exploits de fakir, sauf votre respect, que les moniales du Carmel vous attribuent (léviter toute droite à quelques centimètres du sol, par exemple) et que vous n'avez pas dédaigné offrir en spectacle à un public *extra-muros*, malgré votre prétendue humilité. C'est bien cette métamorphose-là qui me fait problème et que j'essaierai d'approcher en vous lisant : le fabuleux espace de votre corps, entre mort (on vous a si bien crue morte, une fois, qu'on vous a scellé les paupières avec la cire et enveloppée d'un linceul) et *rire* (l'Inquisition elle-même « vous fait rire », écrivez-vous), entre paralysie et bougeotte, entre Dieu tété à la mamelle et peur des crapauds, entre votre exquise habileté à vous pénétrer vous-même et votre tendance à manipuler vos supérieurs, entre la fondation du Carmel déchaussé et l'invention d'une manière d'être « hors de soi ». Sans oublier la puissance audacieuse et drôle de votre castillan, langue que magnifiera Cervantès quelques années plus tard et qui « dévore » jusqu'au catholicisme lui-même. *Votre corps* est un lieu paradoxal, dedans et dehors, chair et verbe, désir et Néant, un lieu sans lieu, *je* fondu dans *tu* et qui se désigne alors à la troisième personne, une non-personne au féminin : *elle*. Vision ? Peut-être – mais qui « voit » sans les « yeux du corps ». Vision intérieure et métamorphique qui vous transforme en Lui.

Vous butez sur cette frontière sans nom où la pulsion érotique devient sens. Vous passez de l'autre côté, bien que la troisième personne, la non-personne, elle, ne sache pas ce que cela peut bien vouloir dire, car le sens sensitif ne coagule pas encore en signification conceptuelle. Vous êtes au bord du refoulement originel, dirait le *Dictionnaire psychanalytique*. D'habitude, à cet endroit-là, « on » devient fou. Mais vous, Thérèse, vous vous emparez de cet éblouissement, de cet éclat du « joyau » que vous tamisez par la trame légère du langage écrit. Une orgueilleuse volupté vous a interdit le commerce sexuel, d'après ce qu'on en sait, bien que vos lettres et vos textes laissent entendre l'étrange malice d'une érotomanie tempérée. Mais vous n'êtes pas une moderne, certainement pas, et le génie baroque a beau vous habiller « façon marquise » dans la sculpture du Bernin, les ébranlements de votre corps et de votre âme ne trahissent qu'une seule possession infinie : celle de vous par vous, de je par son propre autre. Votre boudoir a besoin de l'eucharistie, mais c'est dans l'écrit que vous savourez tous les goûts divins, que vous ruissez de toutes les eaux de l'Autre.

Aux consommateurs modernes du sexe déculpabilisé, aux égéries sadomasochistes qui se défoncent les organes pour ne pas se connaître, aux intégristes drapés dans leur hypocrisie pudibonde, aux nouveaux malades de l'âme déprimée, quand ils ne sont pas détruits par des passages à l'acte meurtriers et des pathologies psychosomatiques ■■■

■■■ toxiques, vous offrez les somptueux palais d'une chair qui jouit de perceptions imaginées, d'images incorporées, dans un insatiable orgasme de l'impossible. Illusion suprême que ces noces spirituelles? Pas uniquement, puisque vos renaissances successives démontrent, Thérèse mon amour, la puissance vivifiante de l'imaginaire lorsqu'il habite en vérité les désirs qui l'ont fait naître.

Vos saisons, vos châteaux seraient-ils aujourd'hui engloutis? Je le crains, car le Spectacle a tué l'imaginaire: il n'y a plus d'impossible, donc plus de désirs, dans notre monde où tout devient virtuel. Et, cependant, je fais le pari qu'en soulevant votre bure ce n'est pas seulement à la curiosité fétichiste de spectateurs blasés que j'exhibe votre corps et votre écriture. C'est à une noce avec vos intensités métamorphiques que je les convie: elle nous manque, acceptons-en le risque.

Thérèse commence sa « recherche » par une « suspension des puissances », c'est-à-dire l'intellect, la volonté et l'imagination dans le vocabulaire scolastique, pour atteindre un état de *régression* où l'individu pensant perd ses contours identitaires et, en dessous du seuil de la conscience, voire de l'inconscient, devient ce que Winnicott appelle un « psychésoma ». Dans cet état, qui renvoie pour la psychanalyse aux états archaïques d'osmose entre le nourrisson, voire l'embryon, et sa mère, le lien à soi et à l'autre se maintient, fugace, par la seule sensibilité infra linguistique dont l'acuité excessive est à la mesure de la perte des facultés d'abstraction jugeante. Une autre « pensée » en résulte, une a-pensée, plongée sous-marine à laquelle les termes de « représentation sensorielle », de « psyché-soma », conviennent mieux que celui d'« esprit ». Comme si l'esprit raisonnant passait le relais de *l'être au monde* à une élaboration imaginaire, dont le siège serait le corps tout entier touchant-sentant le dehors et le dedans, ses propres fonctions physiologiques ainsi que le monde extérieur, sans la protection du « travail intellectuel », sans l'aide de la conscience jugeante.

Winnicott s'étonnait qu'on localise l'esprit dans le cerveau, puisque certains états régressifs de ses patients attestaient, selon lui, que tous les sens et organes participent à l'autoperception aussi bien qu'à la perception du monde: que la psyché est corps (soma), et le corps (soma) psyché. Husserl disait que « la "fiction" constitue l'élément vital de la phénoménologie comme de toutes les sciences eidétiques ». Entendons que la fiction « fertilise » les abstractions en se servant de riches et exactes données sensorielles, transposées en images claires. Jamais peut-être cette valeur de la fiction comme « élément vital » pour la connaissance des « vérités éternelles » n'a été aussi justifiée que par la fiction de *l'eau* chez Thérèse pour décrire ses états d'oraison, pour figurer la rencontre de la Terrienne avec son Ciel, son Au-Delà.

C'est une fine et perméable membrane qui sépare – dans ses oraisons-fictions – le mot de la chose. Ils se contaminent et se dissocient en alternance, le Soi se perd et se retrouve, catastrophé et jubilant, toujours entre deux eaux. Annulation/sublimation: la fluidité du toucher aquatique traduit avec justesse ce battement du ravissement. Tandis que le goût des « grandes délices » – *grandissima suavidad y deleite* – la porte à insister davantage sur l'étanchement de la soif que sur la noyade, sur la purification plutôt que sur la vase, sur le rafraî-

chissement de préférence au feu du goudron – ce noir désir dont il arrive à l'eau elle-même de s'enflammer, et d'enflammer l'orante. Finalement, le *raptus* (du latin *rapere*, « saisir », « enlever ») n'a plus rien de violent, les abrupts *rapto* et *vuelo* deviennent des transports (*traspasos*) subtils dans l'*arrobatamiento*, et le ravissement thérésien s'achève en nuée, nuage, tourbillon de gouttes, amas d'eau pulvérisée. À moins que ce ne soit en « aigle puissant », n'est-ce pas, apophatique Thérèse? Ces *eaux écrites* étaient-elles déjà dans l'éprouvé de la crise épileptique, ou bien furent-elles reconstituées dans le seul geste ultérieur de l'écriture? Nous ne le saurons jamais.

L'honnêteté intellectuelle de Thérèse et les détails minutieux qu'elle fournit de ses froideurs, frayeurs et pertes de connaissance laissent cependant entendre que la verbalisation était absente dans le choc même de l'expérience. Et que c'est seulement dans sa reconstitution *a posteriori* par l'écriture que le récit aquatique est advenu, accompagné des commentaires physiques, psychologiques et spirituels, pour *donner lieu* – littéralement – à l'extase. Sans risquer de trop me tromper, je soutiendrai donc que l'extase de Thérèse, telle qu'elle nous parvient, est le fait de son écriture: re-trouvant le « tournoi » de ce fantasme incarné qu'est l'oraison, l'écriture re-crée l'état théopathique, l'extase n'existe qu'alors: pour de vrai, Thérèse ne jouit qu'en écrivant.

Je vous salue, Thérèse, femme sans frontières, physique érotique hystérique épileptique, qui se fait verbe qui se fait chair, qui se défait en soi hors de soi, flots d'images sans tableaux, tumultes de paroles, cascades d'éclosions, mille langues à l'écoute de qui de quoi, écoute le temps gravé, tympan gorge cri écrit, nuit et lumière, hors matière, matrice vide béante palpitante pour l'Aimé toujours présent sans jamais être là, mais il y a *être et être*, Il est en elle, elle en Lui, pressenti senti englouti, sensation sans perception, dard ou cristal, transpercée ou transparente, telle est la question, transverbération plutôt et encore inondation, la *Madre* est le plus viril des moines, le plus adroit des meneurs d'âmes, un jumeau du Christ, elle est Lui, Lui est elle, la Vérité c'est moi, c'est Lui au fond intime de moi, moi Thérèse, parano réussie, Dieu c'est moi et alors ! qu'est-ce ? un festin pour tous, qui fait mieux ? certainement pas Schreber, même pas Freud, trop sérieux ce Viennois, triste peut-être, la femme trouve plus facilement comment dire tout ça, quoi ça, mais elle, voyons, elle hors d'elle, saisie d'effroi et de délices, le petit papillon expire avec une indélébile joie car Jésus est devenu lui c'est-à-dire elle, Jésus papillon, Jésus femme, je connais une personne qui sans être poète compose aussitôt des poèmes, des romans qui sont des poèmes avec quelque chose de plus, vraiment je me demande si c'est moi, Thérèse, qui parle, le chemin c'est la souffrance, le Néant de tout, ce tout qui n'est rien, faites ce qui est en vous, mais en allégresse, soyez gaies mes filles, depuis vingt ans j'ai des vomissements tous les matins, maintenant c'est le soir et ça vient plus difficilement, je suis obligée de les provoquer à l'aide d'une plume ou autre chose, tel un bébé ou si vous préférez une bée à la mamelle de l'Autre, mariage mystique ou bien mariage spirituel, ce petit Jean de la Croix y voit une différence, moi à peine, c'est l'envers et l'endroit,

plutôt, Cantique des cantiques, comme toujours et encore, elle chante faux mais écrit juste et ne cesse de fonder ses couvents, ses filles, son Église, sa gestation à elle, son jeu, un jeu d'échecs, il est permis de jouer, oui, oui, même dans les monastères, surtout dans les monastères, Dieu nous aime joueuses, mes filles croyez-moi, Jésus aimait les femmes, pourquoi cet effroi à notre égard chez les docteurs, oui, échec et mat à Dieu aussi, oui, oui, Thérèse ou Molly Bloom, enfin je ne sens plus rien, je me coule dans l'eau du jardin, on s'écoule, on ne fait que jouir, les âmes qui aiment voient jusqu'aux atomes, mais oui, pour une âme comme la mienne tout est oui, elle voit jusqu'aux atomes infinis qui sont des atomes amoureux, les philosophes ne s'en doutent pas, ils deviennent lettrés, ils redoutent vos sensations, les meilleurs se font mathématiciens, ils apprivoisent l'infini, et pourtant c'est aussi simple que ça, mais oui, métaphores transmues en métamorphoses, à moins que ce ne soit le contraire, mais oui, Thérèse, oui, ma sœur, invisible, *ek-statique*, excentrique, hors de vous en vous, hors de moi en moi, oui, Thérèse mon amour, oui. ■

À LIRE

Vie écrite par elle-même, THÉRÈSE D'ÁVILA, rééd. Points/Seuil, 1997, 476 p., 7,50 €.

Correspondance, THÉRÈSE D'ÁVILA, éd. Desclée de Brouwer, 1992, 904 p., 42,50 €.

Poèmes, JEAN DE LA CROIX, éd. Ivrea, 1986, 68 p., 13 €.

Le Feu de la sainteté, CATHERINE DE SIENNE, éd. Points/Seuil, 2008, 96 p., 5 €.

Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique, JEAN BARUZI, 1924, rééd. Salvator/Pierres d'angle, 1999, 822 p., 45,53 €.

À LIRE DE JULIA KRISTEVA

Thérèse mon amour. Sainte Thérèse d'Ávila, éd. Fayard, 2008, 750 p., 25 €.

Cet incroyable besoin de croire, éd. Bayard, 188 p., 18 €.



L'Extase de sainte Thérèse d'Ávila, de Guido Cagnacci, 1630, Rimini.

